

Peut-on exposer Hitler ?

Une présentation ambigüe au Musée Historique de Berlin

Laurence Pellegrini*



L'histoire récente de l'Allemagne a montré que la thématique hitlérienne provoque la polémique dès lors qu'elle sort du cadre strict de l'Histoire et s'invite dans la vie culturelle. L'exposition du Musée Historique de Berlin présentée d'octobre 2010 à février 2011 en est le dernier exemple.

Fragwürdige Hitler-Ausstellung in Berlin

Laurence Pellegrini fasst Problematik und Diskussionen um die Ausstellung *Hitler und die Deutschen* zusammen, die ab Oktober 2010 im Deutschen Historischen Museum in Berlin gezeigt und aufgrund ihres Erfolges bis Februar 2011 verlängert wurde (cf. *Dokumente/Documents* 4/2010).

Es hat schon frühere Darstellungen des Führers, zum Beispiel in Filmen, Theaterstücken und Büchern, gegeben. Die Frage aber bleibt: Kann man, darf man Adolf Hitler nicht nur als Diktator darstellen? Red.

me ayant un intérêt historique, celui-ci, qui se concentre sur le *Führer*, jusque dans sa vie privée, a en effet divisé l'opinion. La critique la plus acerbe a très certainement été exprimée par l'historien allemand Peter Reichel, qui jugea ce film « *non pertinent* » et « *obsène* ». Il reprocha plus précisément la commercialisation d'une figure hitlérienne humanisée, au détriment des réelles victimes du Troisième Reich.

Le film burlesque *Mon Führer – La vérité vraiment la plus vraie sur Adolf Hitler* suscita à son tour la question : peut-on rire d'Hitler ? Dans la presse, la journaliste Lea Rosh, connue pour son rôle moteur dans la création à Berlin du Mémorial de l'Holocauste, s'est faite porte-parole de l'indignation de la communauté juive qui accusait le film de « *minimiser l'horreur* ». Mais, pour le réalisateur Dani Levy, lui-même juif, et pour une grande partie de la critique cinématographique, il s'agissait au contraire de ridiculiser la figure d'Hitler, de s'en moquer, et en aucun cas de provoquer un rire de pitié. Il semble que pour les Allemands le film ait joué un rôle de catharsis par le déclenchement de « *rires libérateurs* ». En Allemagne, malgré les 65 années qui séparent la chute d'Hitler, le politiquement correct veut que le dictateur ne soit représenté que de manière négative, dans des productions d'ordre historique et pédagogiques.

Jusqu'en février 2011, le musée historique allemand de Berlin a présenté pour la première fois une exposition intitulée *Hitler et les Allemands*

En 1998, le groupe musical de métal industriel *Rammstein* présentait au public son clip de *Striped*, dont les images sont empruntées au film de Leni Riefenstahl, cinéaste favorite d'Hitler, sur les Jeux Olympiques de 1936. La controverse fut telle que le groupe dut publiquement se défendre de sympathies envers le national-socialisme. Brigitta Huhnke, spécialiste des médias, posa à cette occasion la question des limites de la liberté artistique, surtout pour un groupe qui représente la « culture allemande » dans le monde entier.

De même, la sortie du film *La Chute* en 2005 a suscité un vif débat, particulièrement en Allemagne. Si les films sur la Seconde Guerre mondiale sont fréquents et communément acceptés com-

* Laurence Pellegrini est enseignante d'allemand à Six-Fours-les-Plages.

(voir *Dokumente/Documents* 4/2010). En France, l'hebdomadaire *Le Point* retient principalement l'hypothèse didactique en concluant que les Allemands « *cherchent toujours désespérément à comprendre comment cet homme a pu exercer une telle fascination sur leurs parents et leurs grands-parents* ». En Allemagne en revanche, les médias sont partagés. On reproche d'une part une approche minimaliste du régime hitlérien : « *Celui qui attend des analyses psychologiques, des approches biographiques, un modèle d'explication sera déçu* », écrit le *Tagespiegel*. D'autre part, la presse s'inquiète de la publicité qui est faite de l'Allemagne dans le monde et de l'attraction que ce sujet exerce sur les journalistes internationaux, chose « *impensable pour tout autre sujet historique* » (*Die Welt*). Mais surtout, une question centrale est posée : « *a-t-on le droit d'exposer le Führer au centre de Berlin ?* » (*Berliner Morgenpost*).

Historical correctness

Devoir de mémoire ou fascination funeste ? Cette question préoccupe les observateurs. Dans chacune de ses interviews, le directeur du musée historique de Berlin (DHM), Hans Ottomeyer, doit confirmer que cette exposition n'attire pas les « néonazis », affirmant que « *ces gens-là ne se rendent pas dans les musées* ». Cette crainte se justifie notamment par le rapport de l'Office de protection de la Constitution qui relevait en 2005 un regain des exactions d'extrême droite et l'augmentation des effectifs du parti néonazi NPD. Cette exposition intervenait également peu après la parution d'un sondage réalisé par la Fondation *Friedrich Ebert* qui montre que plus d'une personne sur dix « *souhaite un Führer qui dirige le pays d'une main ferme, pour le bien de tous* ».

Avant cette exposition de Berlin, plusieurs tentatives centrées sur le personnage d'Adolf Hitler avaient déjà avorté. En 2004 par exemple, le comité scientifique du musée avait refusé d'exposer le photographe d'Hitler, Heinrich Hofmann, jugeant que l'opinion publique n'était pas prête. La communauté juive, caution morale indispensable, s'était également opposée à ce projet. Mais, alors que l'Allemagne débattait sur la création du mémorial de la Shoà à Berlin au même moment,

était-il moralement acceptable d'exposer Hitler ? De plus, les historiens consultés craignaient que des photographies du *Führer* ne le présentent sous un jour trop positif et ne prennent par conséquent une dimension propagandiste. Selon une commissaire de l'exposition, Simone Erpel, « *le danger*



existe, pour tout commissaire, de reproduire involontairement cette fascination ». Le titre de l'exposition de Berlin, *Hitler et les Allemands. Nation et violence*, donne le ton.

Alors que l'approche initiale était *Hitler et le national-socialisme*, l'historien

Hans-Ulrich Thamer, conservateur de l'exposition, lui a préféré l'interaction entre le peuple allemand et le *Führer*. D'un côté, ce choix scientifique pourrait jouer un rôle éminemment didactique. Mais l'« *historical correctness* » a dominé sa mise en œuvre. Aussi, pour certains observateurs, cette exposition représenterait davantage la vie quotidienne des Allemands sous la dictature qu'elle expliquerait l'avènement d'Hitler. Les historiens ont été unanimes sur cette question : l'exposition ne va pas assez loin et perd par conséquent de son intérêt historique. Selon l'historien israélo-allemand Ralf Seligmann, il manquerait des éléments importants permettant d'expliquer la fascination des Allemands pour le dictateur. Son collègue Wolfgang Wippermann s'enjoint à cette analyse en affirmant que « *nous ne devons plus avoir peur d'Hitler* ». Selon ces experts, on expose donc plus que l'on explique.

Une dimension psychologique

En effet, présenter une explication reviendrait à ébaucher une justification. Selon l'historien britannique Timothy Garton Ash, « *il aurait été intéressant par exemple d'y trouver une pièce obscure dans laquelle le visiteur aurait pu faire lui-même l'expérience de tout le pouvoir de cette fascination, à travers le regard cinématographique de Leni Riefenstahl* ». Le journaliste Arno Widmann

souligne quant à lui l'incohérence d'une exposition intitulée *Hitler et les Allemands*, qui ne s'intéresse pas à la personnalité du dictateur.

Cette exposition, dans les murs du musée historique allemand de Berlin, semble avoir une dimension plus psychologique qu'historique. Comme le souligne Hans-Ulrich Thamer, « *tout le monde s'est fait bernier par cet homme sans éducation qui ne savait faire que des discours ! Hitler n'est pas arrivé au pouvoir tout seul mais grâce à la volonté du peuple. Les déportations se sont faites sous les yeux de la population. Cette méprise a conduit à la guerre et à l'Holocauste* ». Ces faits ont cependant déjà été établis. En cela, l'exposition n'apporte rien de nouveau. Il semble que cette exposition consiste à mettre en évidence la responsabilité des Allemands dans cette période de l'Histoire dans une sorte de *mea culpa* collectif et public.

Tentative de démystification

Le sentiment de culpabilité des Allemands se voit par ailleurs accentué par la démythification du personnage d'Hitler. Rudolf Trabold, le porte-parole du musée, exprime la problématique centrale de l'exposition : « *comment cet homme quelconque qui, à Vienne, vivait en marge de la société et que rien ne prédestinait à une carrière politique, a pu devenir pour les Allemands cette figure mythique, quasi religieuse. Notre réponse : Hitler fut une surface de projection pour tous les rêves des Allemands* ». Mais cet aspect de la personnalité d'Hitler n'est pas non plus une révélation. Elle a souvent fait l'objet de recherches et d'interprétations chez les spécialistes du Troisième Reich. L'historien britannique Ian Kershaw a par exemple montré dans *Le mythe Hitler* (1987) qu'« *entre le véritable Hitler et le personnage fictif fabriqué par la propagande sur la base des idéaux préexistants du chef 'héroïque', il y a un abîme* ». De plus, si l'objectif était d'expliquer l'engouement des Allemands pour Adolf Hitler, cristalliser l'attention autour du seul dictateur était-elle la méthode la plus pertinente ? Certes, l'omnipotence d'Hitler dans la vie quotidienne des Allemands peut expliquer l'atmosphère totalitariste dans laquelle vivaient les Allemands. Mais on aurait peut-être pu revenir sur les échecs politiques, sociaux et économiques qu'a connus

l'Allemagne dans ses tentatives d'instaurer une République pour expliquer l'attente du « sauveur » qui se développait dans les esprits d'alors.

Le poids de l'histoire du Troisième Reich amène donc les Allemands à n'aborder Hitler que sous l'angle du national-socialisme, même pour une exposition intitulée *Hitler et les Allemands*. Même si les organisateurs s'en défendent, Hitler reste un sujet tabou. L'Allemagne n'expose qu'une vision unilatérale de sa personnalité : le dictateur.

Une part d'humain chez le « monstre » ?

Récemment, un auteur français, Michel Folco, s'est efforcé d'ouvrir le public sur un autre aspect de cette personnalité dans *La jeunesse mélancolique et très désabusée d'Adolf Hitler*. Malgré tout, comme le souligne les critiques, « *ce livre dérange. Déjà par son titre si neutre, qui nous montre Hitler comme un personnage plutôt doux, mais surtout comme un personnage parmi tant d'autres. Un banal héros de roman. Tout le livre est ambigu, sans arrêt il faut se répéter que ce nous lisons est la vie du plus grand tueur de l'Histoire pour ne pas développer de l'empathie pour lui. En ce sens le roman de Michel Folco est magistral. Il nous montre parfaitement que la violence et l'horreur peuvent naître en chaque être humain, et qu'on ne peut pas toujours prévoir que tel enfant deviendra Le Monstre du Siècle* ».

D'autres facettes du « dictateur » pourraient encore être explorées : une analyse systématique d'Hitler et l'art par exemple qui ne se réduirait pas à le présenter comme un artiste raté qui a voulu prendre sa revanche, apporterait un éclairage nouveau sur la personnalité d'Hitler. Jusqu'ici, l'exposition des artistes du Troisième Reich a suscité de vifs débats. En 1994, Vienne ouvrait son exposition *Art et dictature*, rassemblant les œuvres de l'Italie fasciste, de l'Union soviétique de Staline, de l'Allemagne nazie et de l'Autriche des années 1930. *Le Monde diplomatique* titra à cette occasion : « *Une grande exposition pour banaliser le nazisme* ». En 2007, la Maison du Schleswig-Holstein tentait une expérience similaire en exposant le sculpteur d'Hitler, Arno Breker. En Allemagne, une vive polémique éclata : « *Peut-on exposer l'œuvre d'un homme qui a servi le régime hitlérien ?* »